

4^e Année - N° 132.

Le numéro : 25 centimes

26 Avril 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

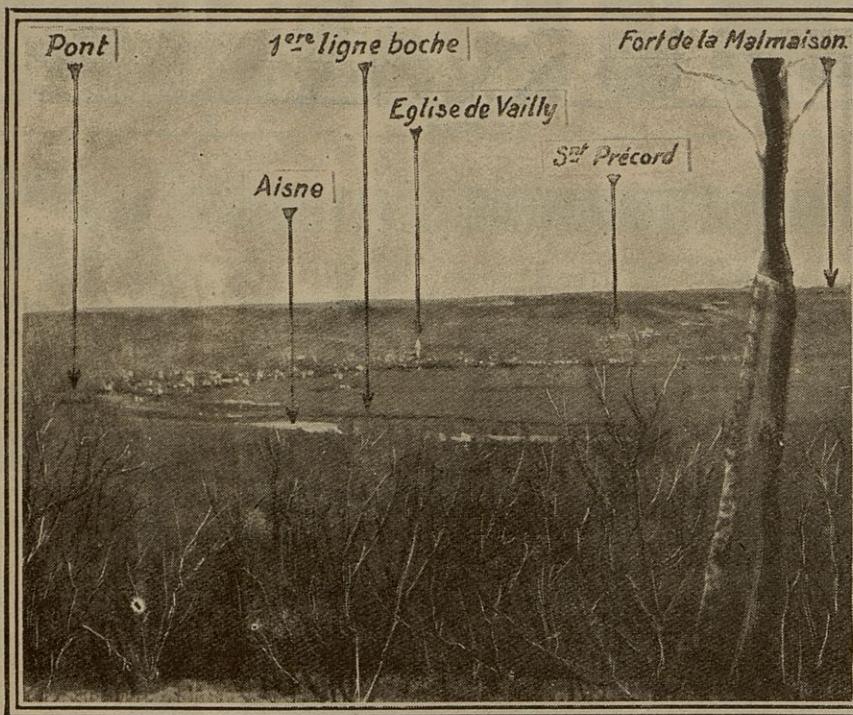
Abonnement pour la France... 15 Frs

Général Conneau

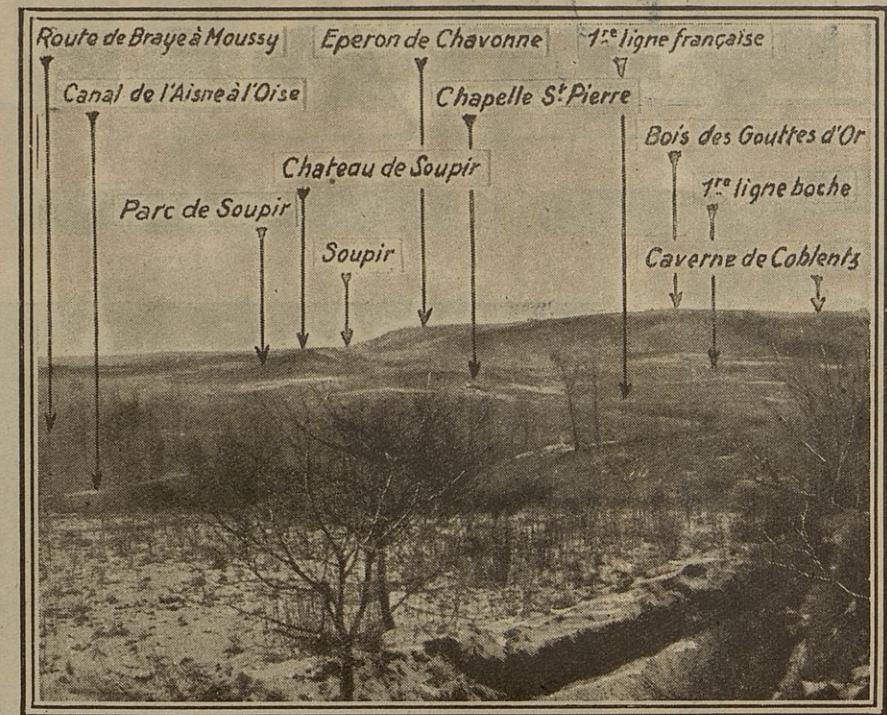
Abonnement pour l'Etranger 20 Frs

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

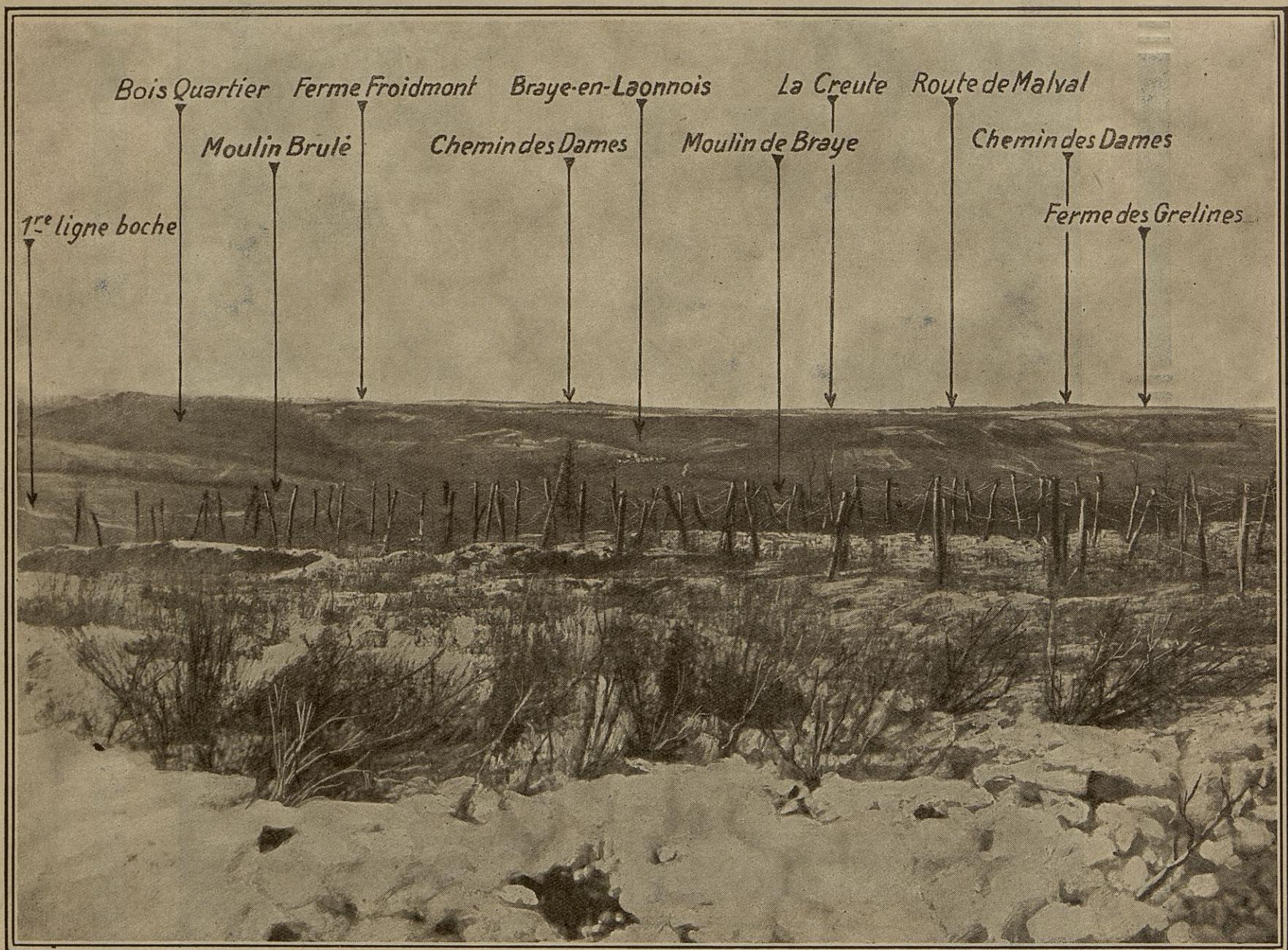
NOTRE OFFENSIVE SUR L'AISNE



A gauche, la tête du pont de Vailly, sur l'Aisne, par où les Boches nous tenaient sous la menace permanente d'une attaque.



C'est des positions que nous occupions en avant de Soupir qu'est partie notre attaque dirigée contre le plateau de Vauclerc.



L'offensive victorieuse que nos troupes ont prise le 16 avril se déroule dans une région extrêmement accidentée dont ces photographies donnent une vue d'ensemble. Les Allemands y avaient multiplié à loisir les organisations défensives : certaines de leurs positions auraient été jugées inexpugnables pour d'autres que pour nos soldats. La plantation de fils de fer barbelés qui figure au premier plan de cette photographie, marque la ligne d'où partit notre attaque. A la date du 18 nous étions parvenus jusqu'au delà de Brayé-en-Laonnois, et nous avons dépassé en certains endroits le chemin des Dames, fameux par les combats qui s'y étaient déjà livrés pour les sites appelés la sucrerie de Troyon, le moulin de Vauclerc, la Greute, Hurtebise, etc.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

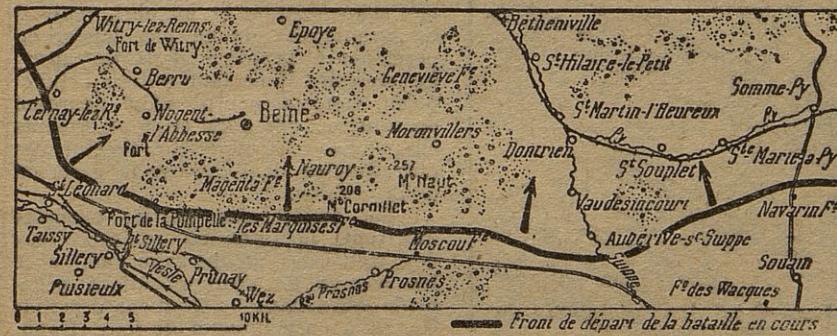
Du 12 au 19 Avril

LOTRE armée et nos alliés se sont illustrés une fois de plus par de magnifiques victoires. Les Français ayant pris l'offensive le 16 sur un front de 40 kilomètres, qui s'étendit le lendemain à 15 kilomètres de plus, ont battu les Allemands, les ont renfoulés, leur ont enlevé en trois jours 17.000 prisonniers et 75 canons. Quant aux Anglais, ils se sont emparés de Liévin ; ils avaient pris du 9 au 16 plus de 14.000 hommes à l'ennemi avec un butin considérable ; le 18, ils étaient aux portes de Lens, et leur progression continuait. Entre Arras et l'est d'Aubérive, quatre batailles principales se déployent sur plus de 160 kilomètres ; ce sont les batailles d'Arras, entre Lens et le Cojeul ; de Saint-Quentin, entre le Cojeul et l'Oise ; de Laon, entre l'Oise et l'Aisne ; de Craonne, entre Soissons et l'est d'Aubérive. Nous allons d'ailleurs voir dans leur ordre chronologique les principaux faits qui ont marqué ces huit derniers jours.

Le principal théâtre d'opérations sur le front britannique se trouve entre Lens et Saint-Quentin. Au sud de Lens, le 12 voit les troupes de nos alliés progresser à l'est de la crête de Vimy et, plus bas, au nord de la Scarpe. Le 13, elles attaquent sur un large

front entre Saint-Quentin et Cambrai, puis à l'est et au nord de la crête de Vimy. Dans le premier de ces secteurs, elles gagnent du terrain jusqu'à une ligne nord d'Hargicourt-Metz-en-Couture. Au sud de la route Arras-Cambrai, elles s'emparent de la tour de Wancourt et poussent jusqu'à 11 kilomètres d'Arras. Dans le second, la ligne jusqu'où elles progressent embrasse, entre la Scarpe et le sud de Loos, Bailleul, Vimy, Givenchy-en-Gohelle et Angres.

Le 14, nos alliés s'emparent de Liévin, au sud-ouest et à proximité de Lens. Ils y trouvent un matériel très considérable. Liévin est — ou était — une grosse agglomération de 25.000 habitants ; il y existait des exploitations houillères très importantes dont les principales ont été mises hors d'usage par les Boches. La prise de cette ville est une grande victoire pour les troupes britanniques. Elles poussent ce jour-là leur succès jusqu'à la cité Saint-Pierre, au nord-ouest de Lens. Dans cette région l'avance totale atteint 3 kilomètres et demi à 5 kilomètres à l'est de la crête de Vimy. Une autre avance, très sensible, s'effectue en direction de Saint-Quentin, au prix de violents combats. Nos alliés vont jusqu'au sud et l'est de Fayet, village situé à quelques centaines de mètres au nord-ouest de Saint-Quentin. Enfin il y a aussi des succès à enregistrer des deux côtés de la route Bapaume-Cambrai. L'ennemi, continuellement battu, cherche pourtant à réagir le 15 par de très violentes contre-attaques sur le front Hermies-Noreuil : elles coûtent des pertes très élevées aux Allemands et n'empêchent point nos alliés, progressant à l'est de Liévin, d'arriver jusqu'aux faubourgs de Lens et de gagner du terrain vers Saint-Quentin. Le 16, les conditions atmosphériques gênent les opé-



LE TERRAIN DE NOTRE OFFENSIVE A L'EST DE REIMS

ations : nos alliés se bornent à prendre Villeret, village à l'est de Roisel : ils progressent également au nord-ouest de Lens. Ce repos relatif est mis à profit pour compléter le dénombrement de leurs prises depuis le 9 : ils comptent 14.000 prisonniers et 194 canons. Le 17, malgré un très mauvais temps, les troupes britanniques réalisent encore quelque avance sur la route Lempire-Vend'huile et au nord de Gouzeaucourt. Le 18, nos alliés annoncent qu'ils ont pris Villers-Guislain, dans le secteur Le Catelet-Cambrai, et qu'ils ont progressé en face d'Arras, à l'est de Fampoux.

Sur le front français, nos troupes ont poursuivi leur effort vers Laon, et, plus à l'Est, elles ont engagé avec succès une grande offensive. C'est entre Soissons et Aubérive que les opérations se sont développées. Le 12,

une attaque très vive refoule l'ennemi jusqu'aux lisières Sud-Ouest de la haute forêt de Coucy. Plusieurs coups de main contre nos lignes échouent. Le 13, entre Somme et Oise, nous attaquons les positions allemandes au sud de Saint-Quentin : malgré la résistance acharnée de l'ennemi, nos troupes lui enlèvent plusieurs lignes de tranchées, lui prennent des hommes et du matériel. Progression à l'est de Coucy-la-Ville. Le 14, quelques progrès sur le plateau Nord-Est de Quincy-Basse.

Ce jour-là, les communiqués insistent sur l'activité intense de l'artillerie.



LE TERRAIN DE NOTRE OFFENSIVE DE SOISSONS A REIMS

rie qui fait prévoir l'attaque imminente. Le 15, des reconnaissances pénètrent en plusieurs points dans les tranchées allemandes et les trouvent bondées de cadavres. Cette préparation formidable aboutit, le 16, au déclenchement de la plus grande attaque que l'on ait vue sur le front de France depuis la bataille de la Marne.

L'offensive est prise entre Soissons et Reims, sur 40 kilomètres. Sur tous les fronts, dès le début de la bataille, la lutte revêt un caractère d'extraordinaire acharnement : c'est sur le plateau de Craonne et, plus à l'Est, au nord de la Ville-aux-Bois, que la lutte est la plus violente. Entre Soissons et Craonne, toute la première position ennemie est tombée en notre pouvoir : à l'est de Craonne, nous tenons la deuxième position au sud de Juvincourt ; plus au Sud, nous touchons aux lisières de Bermericourt et nous allons jusqu'au canal de l'Aisne, de Loivre à Courcy.

La préparation d'artillerie est reprise dans ce secteur pour la continuation de l'offensive. Et le lendemain, 17, la bataille recommence, cette fois sur 15 kilomètres, à l'est de Reims entre Prunay et la route Saint-Hilaire-Saint-Souplet. Par la pluie et la neige nos fantassins enlèvent haut la main toute la première position allemande et, en certains endroits même, des organisations de seconde ligne puissamment fortifiées. Nos troupes avaient fait la veille 11.000 prisonniers : elles en font ce jour-là 2.500. Notre avance totale dans ce secteur varie de 3 à 4 kilomètres. Elle englobe toute une série de hauteurs, entre le mont Cornillet et Vaudesincourt. A notre extrême droite, nous sommes maîtres du village d'Aubérive et du saillant puissamment fortifié que la ligne allemande faisait autour du village sur un front de 3 kilomètres. Les Allemands essaient de rompre notre nouvelle ligne. Mais c'est en vain. Le 18, nos troupes enlèvent d'assaut de fortes positions. Au nord de l'Aisne, les villages de Chavonne, Chivy, Bray-en-Laonnois, Ostel, Nanteuil-la-Fosse, les abords de Courtecon ; au sud de l'Aisne, Vailly tombent entre leurs mains. Depuis le début de cette bataille, nos troupes ont fait plus de 17.000 prisonniers et pris plus de 75 canons, dont beaucoup de lourds.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL CONNEAU

Le recul allemand a permis à notre cavalerie de mettre enfin sabre au clair ; le 1^{er} corps a été lancé à la poursuite de l'ennemi de Noyon à Saint-Quentin. Le général Conneau, qui le commandait, vient d'être nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

Le général Louis-Napoléon-Eugène-Joseph Conneau est né à Paris le 9 janvier 1856 ; entré à Saint-Cyr en 1874, il a fait toute sa carrière dans l'arme de la cavalerie. Sous-lieutenant en 1876, capitaine en 1883, colonel en 1903, brigadier en 1909, il fut promu général de division en 1913 et mis à la tête de la 10^e division de cavalerie à Limoges où le trouva la déclaration de guerre.

Le 29 décembre 1914, il avait reçu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, avec le motif suivant : « Services des plus distingués dans la conduite d'un corps de cavalerie. »

Nouvelles Méthodes de Combat de l'Armée Allemande

Avant d'exposer les nouvelles méthodes de combat, il est bon de préciser quelques points concernant l'armement.

L'ARMEMENT comprend le fusil modèle 1898 pour l'active et le modèle 1888 pour les corps de réserve et de landwehr. Le calibre est de 7 mm/9 ; il pèse 3 kilos 800 non chargé, et la balle, à 350 mètres, traverse une plaque de fonte de 7 mm. Le fantassin porte sur lui 150 cartouches ; au moment du combat, il reçoit en outre 72 cartouches prises dans le caisson de compagnie.

En dernier lieu, les sections de munitions d'infanterie transportent environ 140 cartouches par homme.

Les mitrailleuses sont groupées en détachements distincts et en compagnies indépendantes. Elles emploient la Maxim 1908 tirant la cartouche d'infanterie. La mitrailleuse tire soit en rafales, soit en feu continu à la vitesse moyenne de 300 coups par minute. L'approvisionnement de chaque pièce est de

13.500 coups et se réalise au moyen de caisses contenant chacune six rubans de 250 cartouches.

La cavalerie est armée de la lance, du sabre et d'une carabine de 1898 de 1 m. 10 de long ; celle-ci est, en dehors du combat, placée sur le cheval ; au moment du combat, sur le dos, à la grenade ; enfin le pistolet automatique arme les officiers, les sous-officiers et les trompettes.

L'artillerie est armée du 77 de campagne et du 105 ; le 77, modèle 1896 modifié, fermant par une culasse à coin, est à frein hydraulique muni d'une lunette panoramique de visée. Toutes les voitures arrière-train sont munies de boucliers de blindage.

En position de route, la pièce est approvisionnée à 400 coups dont 138 dans la batterie, 120 à la colonne légère de munitions, 140 à la colonne de corps d'armée.

Le canon de cavalerie n'est approvisionné qu'à 240 coups et l'obusier de 105 à 238 coups.

Nos ennemis emploient quatre types de minenwerfer. Trois sont des modèles fixes ; le dernier type comprend les minenwerfer de fortune qui répondent eux-mêmes à trois types principaux (Lanz M. W. léger, F. minenwerfer, D. minenwerfer).

Ces trois modèles fixes sont des engins à six rayures répondant respectivement aux calibres de 250 mm (modèle lourd 730 kg.), 170 mm (modèle moyen 635 kg.), 75 mm (modèle léger) ; ils lancent, avec des charges croisantes, des projectiles de différents poids qui atteignent 97 kilos pour le minenwerfer lourd, 51 kilos pour le moyen et 4 kilos 460 pour le léger ; la vitesse initiale est de 65 à 75 mètres par seconde pour les projectiles longs et courts du minenwerfer lourd, 90 mètres à la seconde pour les autres ; la vitesse du tir est de trente coups à l'heure (tir accéléré) pour le modèle lourd, trente coups à l'heure (tir normal) pour le modèle moyen, cinq à sept coups à la minute (tir normal) pour le modèle léger.

Ces minenwerfer lancent : des bombes explosives (Spreng W. M.) ; des bombes incendiaires (Brand W. M.) ; et des bombes asphyxiantes (Gas-Stink W. M.).

LE RÈGLEMENT DE MANŒUVRE

La lecture du dernier règlement de manœuvre de l'armée allemande est tout à fait instructive.

On trouvera notamment que l'offensive est sans cesse préconisée, qu'il s'agisse d'opérations nettement offensives ou même d'opérations défensives.

L'initiative des subordonnés est recommandée comme la garantie des grands succès à la condition « qu'elle ne dégénérera pas en indépendance ».

Dans les marches d'approche, tant que les pertes ne seront pas trop sérieuses, éviter le morcellement des petites unités et les formations en ligne, l'abandon des formations en ordre serré enlevant les troupes de la main des chefs.

A côté de ces règles d'exécution dans le détail, il faut signaler celles qui ont trait à la conduite des grandes unités.

Le règlement considère différentes situations :

1^o Le combat de rencontre où l'on recommande la rapidité d'action. — « Ne pas attendre pour attaquer le résultat d'une reconnaissance complète, l'avantage appartenant à celui qui aura devancé l'autre dans la préparation. »

2^o L'offensive par attaque contre les positions. — Prendre tout son temps pour « reconnaître l'adversaire » : s'il s'agit d'un point fortifié, profiter de la nuit pour effectuer les marches d'approche de l'infanterie et exécuter l'assaut de nuit ou au lever du jour après attaque par l'artillerie.

3^o Combat pour gagner du temps (on pourrait dire pour occuper l'ennemi).

— Simuler un sérieux engagement en employant l'artillerie par grandes masses et à grande distance, l'infanterie combat à grande distance sur un grand front sans jamais être engagée à fond et en maintenant constamment en arrière des échelons réservés.

4^o Défensive. — La défensive devra s'appuyer sur des retranchements de campagne flanqués de mitrailleuses et appuyés par l'artillerie, l'ensemble constituant la fortification de campagne qui « en aucun cas ne doit influer sur les décisions du commandement ni paralyser l'offensive », mais elle permet d'économiser du temps et des forces.

Elle s'inspire de quatre principes : le couvert qui protège le défenseur ; l'obstacle qui retarde l'assaillant ; les vues qui permettent de se renseigner et de tirer ; les communications qui assurent la transmission des ordres, les déplacements de troupes et de matériel.

Le couvert est réalisé par les tranchées et les abris. Ceux-ci sont de quatre ordres : abris spéciaux (pour minenwerfer, canon ou mitrailleuse) ; abris légers (pour la troupe) ; abris à l'épreuve ; galeries à deux issues.

Ces abris doivent être de dimensions restreintes, dispersés (pour éviter les gros dégâts), à proximité de la première ligne (pour en assurer la garde et le soutien), très profondément creusés, à deux issues et munis d'un périscope.

Enfin les abris en commun pour les officiers de compagnie sont interdits pour éviter qu'une surprise ou un obus au but ne prive d'un seul coup une unité de tous ses officiers.

L'obstacle est réalisé par des défenses accessoires situées à 20 ou 30 mètres devant la position de tir, sinuées pour permettre le flanquement, réalisé par des fils barbelés, des chevaux de frise, des réseaux Lochmann ou des fils électrisés reliés à des courants à haute tension. L'obstacle est renforcé par des postes spéciaux, eux-mêmes défendus par des barbelés, et dont les guetteurs, après avoir donné l'alarme, soit optiquement, soit à l'aide de sonnettes ou d'appels, doivent pouvoir rejoindre la ligne principale en disposant de pistes tracées dans le réseau et bien repérées de nuit.

Les vues ne doivent pas passer avant la sécurité car tout terrain est susceptible d'une organisation défensive. Un champ de tir de 200 mètres devant suffire à l'infanterie, on ne doit pas rechercher les longs glacis sur lesquels on ne peut se soustraire aux coups de l'artillerie lourde ; il faut de préférence, en terrain découvert, s'installer un peu en arrière des crêtes (position à contre-pente) ; en terrain boisé, s'établir à l'intérieur même du bois en se dissimulant des vues aériennes. Il est nécessaire de multiplier les observatoires et surtout les observatoires élevés en se servant des arbres, clochers, etc., et en camouflant des périscopes ; les points d'observations seront de préférence les repères naturels les moins soupçonnés : machines agricoles, épouvantails à moineaux, meules de paille.

L'importance des points d'observations est considérée comme telle que « l'infanterie a le devoir de mettre la main à tout prix sur les parties du terrain qui servent à l'observation de l'artillerie ».

Les communications sont assurées par des boyaux profonds de 2 mètres à 2 mètres 50, sinués, s'adaptant au terrain, employant des itinéraires défilés et munis de garages pour permettre la circulation d'aller et de retour. Ils doivent être organisés défensivement au moyen de niches, de traverses et d'emplacement de mitrailleuses. Soit ouverts, soit fermés, les boyaux sont en nombre variable ; en général on compte un boyau d'aller et un de retour par compagnie.

C'est à l'aide de ces moyens qu'est organisée la position défensive qui progressivement sera installée de la manière suivante :

1^o Ouvrages dominants, points d'appui interdisant par leur flanquement le passage dans les intervalles.

2^o Organisation des intervalles de manière à constituer une position de tir continue.

L'ensemble de ces ouvrages ne sera donc pas rectiligne mais se pliera au terrain et aux nécessités du flanquement.

3^o Organisation derrière la première position d'une ou plusieurs autres positions défensives conçues et organisées progressivement de la même façon.

Chaque position comprend une série de lignes espacées les unes des autres de 50 à 100 mètres de manière à diminuer les dégâts de l'artillerie.

L'organe de flanquement sera la mitrailleuse. Elle sera défilée aux vues et aux coups en occupant le sommet d'un rentrant et un abri, mais il est avantageux de ne pas laisser en permanence la pièce dans un abri ; au contraire il ne faut utiliser celui-ci qu'au moment voulu. C'est pourquoi on construit des abris et emplacements en nombre très supérieur à celui des mitrailleuses dont dispose la garnison de la position.

En arrière des parties exposées du front, la ligne est renforcée par des tranchées de barrage qui, avec les boyaux de communications organisés défensivement, forment des nids soumis à un maximum de feux. Enfin, entre chaque position et la suivante, seront établis des réduits ou ouvrages fermés, points d'appui dont l'organisation se fera au niveau de maisons isolées, de boqueteaux, etc., dont la garnison se monte souvent à une compagnie ; considérés comme devant être complètement entourés, ils seront munis de défenses accessoires circulaires et doivent être directions.

Les dessins qui accompagnent le texte montreront mieux qu'une explication la façon dont sont organisées les positions allemandes, d'autant que l'étude des détails nous entraînerait hors du cadre de cet article ; nous nous sommes donc efforcés de mettre en lumière les caractères principaux.

C. G.

Périscope

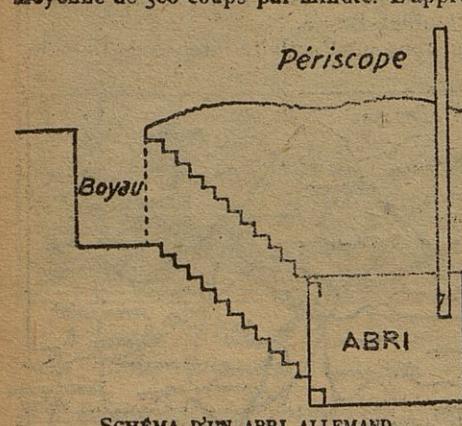
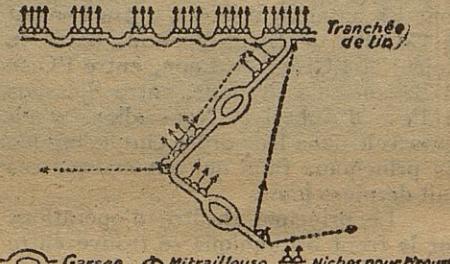


SCHÉMA D'UN ABRI ALLEMAND.



ORGANISATION DÉFENSIVE D'UN BOYAU.

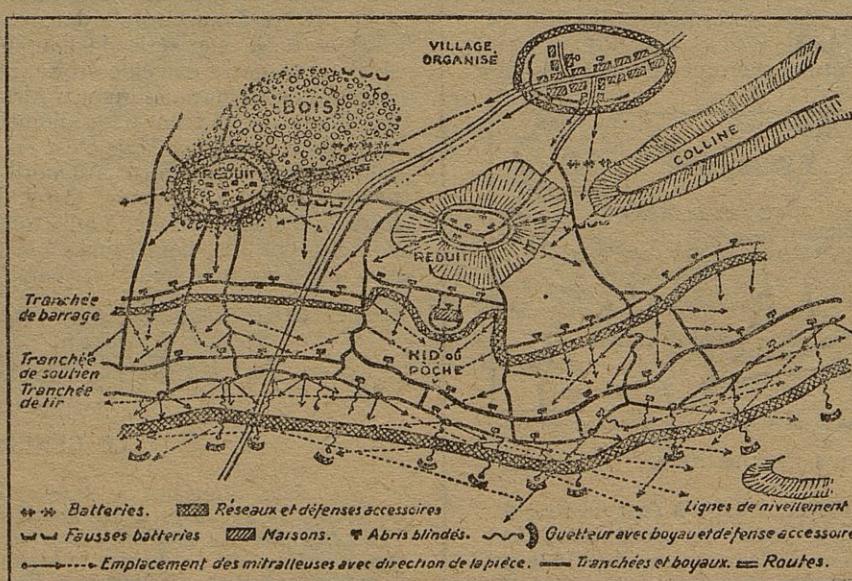
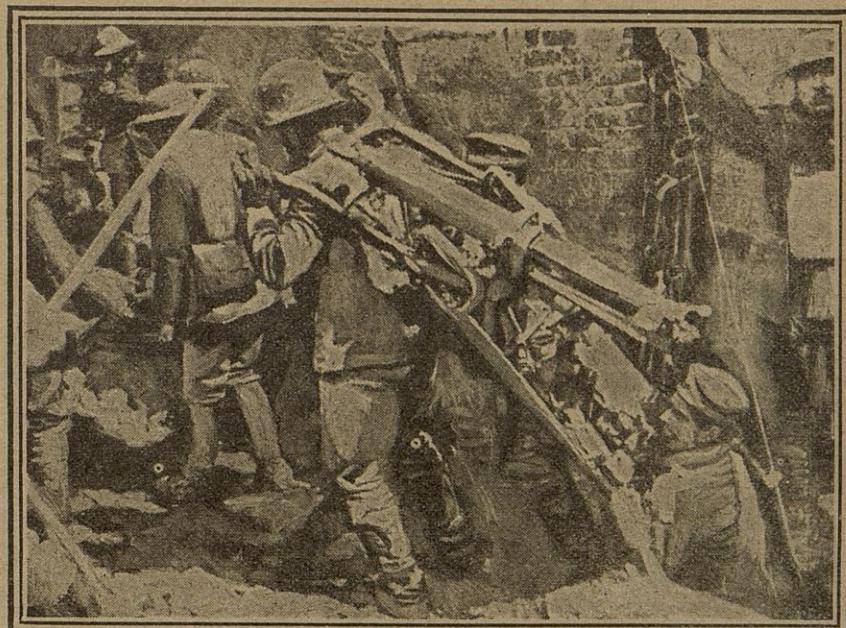
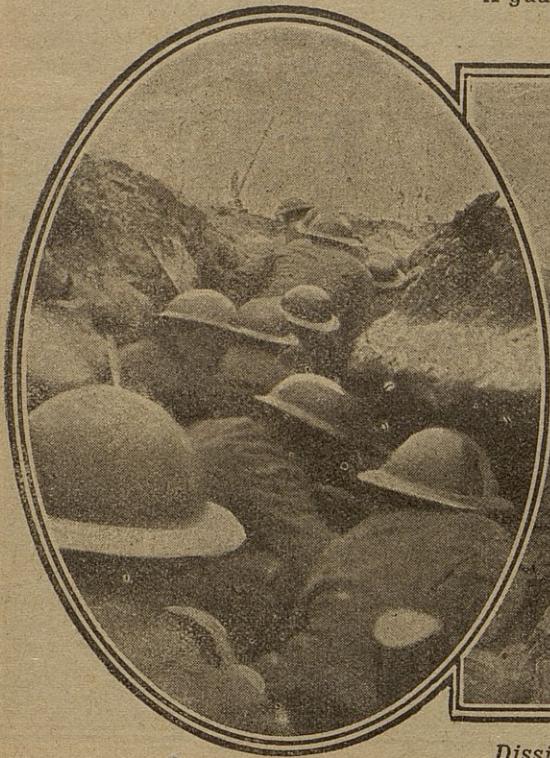


SCHÉMA MONTRANT L'ORGANISATION D'UN SYSTÈME DÉFENSIF ALLEMAND

LES CANADIENS A LA BATAILLE DE VIMY



A gauche : les Canadiens profitent des trous d'obus pour y installer leurs mitrailleuses. A droite : nos alliés se sont emparés d'un poste de mitrailleuses. Ils les capturent avec les servants.



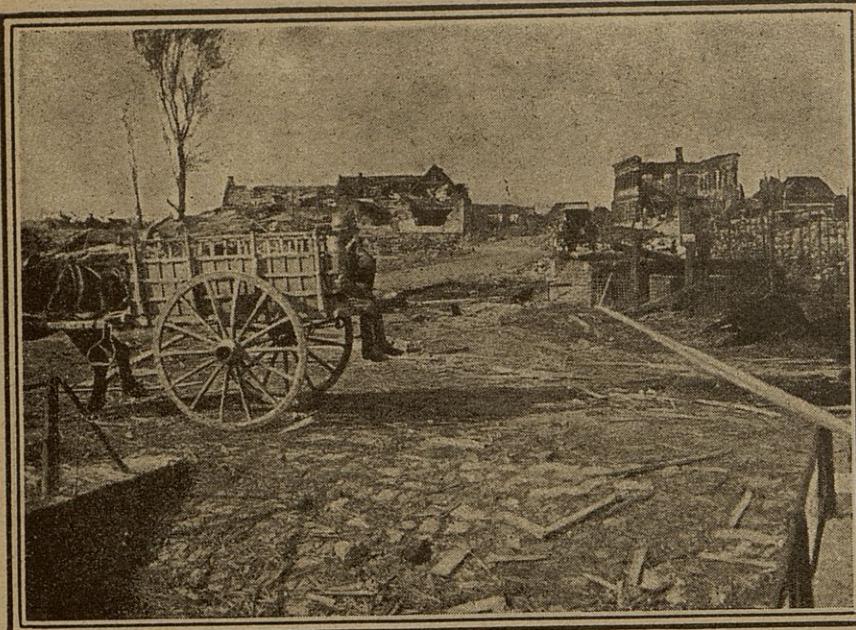
LES CANADIENS VONT PARTIR A L'ASSAUT

Dissimulés dans les replis du terrain, les observateurs de nos alliés suivent, à l'aide de jumelles, les effets du tir de leur artillerie et font part de leurs remarques aux batteries par téléphone.



L'armée britannique poursuit victorieusement son offensive à la fois vers Lens et vers Saint-Quentin. C'est dans la première de ces directions qu'ont été livrées les batailles pour la possession de la crête de Vimy, au cours desquelles ces photographies ont été prises. Les troupes canadiennes s'y sont distinguées. On voit ici des Boches, qui viennent d'être faits prisonniers, aidant les tommies Canadiens à charger les blessés sur un chemin de fer à voie étroite qui vient les chercher jusqu'à la ligne de feu et les emportera à l'arrière.

VILLAGES EN RUINES DEVANT SAINT-QUENTIN



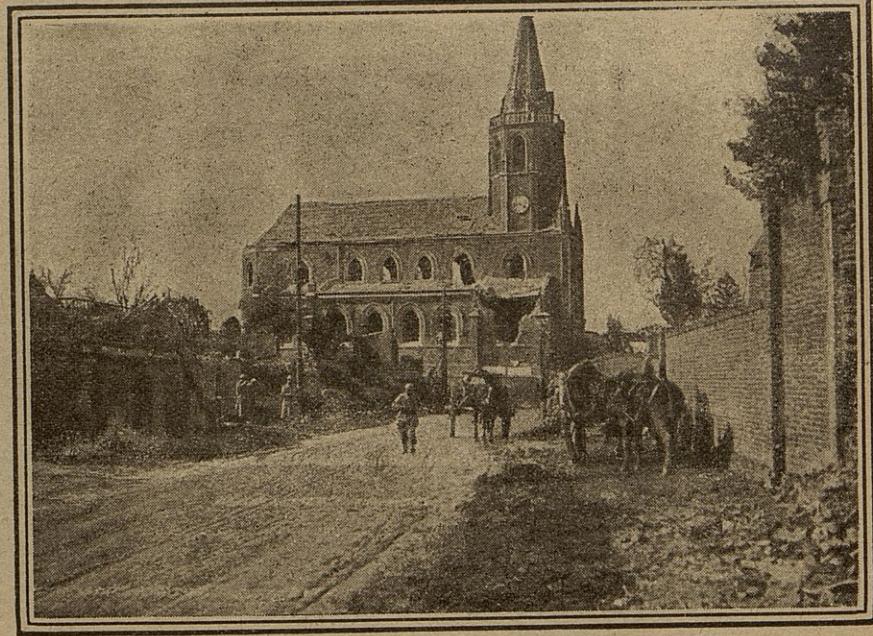
Ce qui était la rue principale de Jussy n'est plus qu'une piste entre des amas de décombres. Jussy est une commune du canton de Saint-Simon, dans l'Aisne ; elle comptait 1.265 habitants.



Dans les régions qu'ils ont dévastées les Allemands se sont acharnés particulièrement sur certaines églises. Celle de Jussy a été comme émiettée. Voici la photographie de ce qu'il en reste.



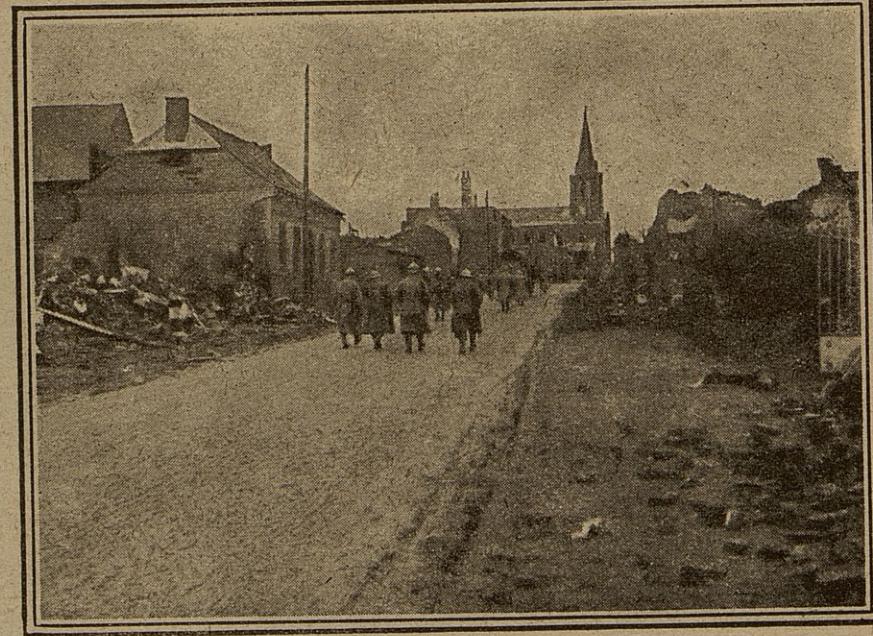
Pendant la retraite de leurs troupes les aviateurs allemands essayèrent d'arrêter l'avance de nos fantassins ; nos autos-canons mirent bon ordre à ces velléités.



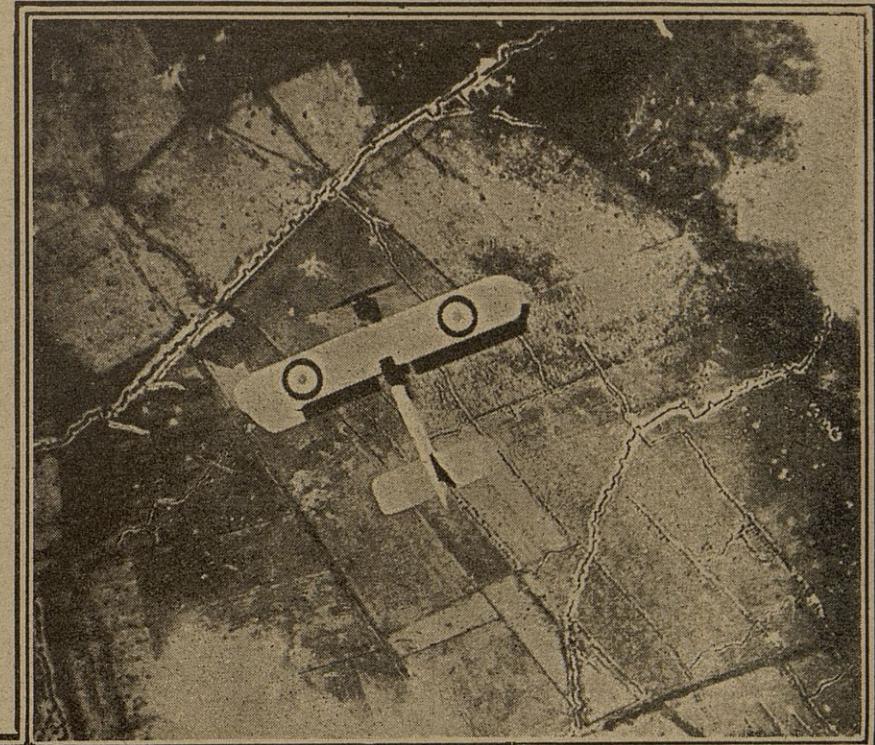
Saint-Simon, sur le canal de Crozat, est un chef-lieu de canton qui avait 572 habitants. Son église est encore debout, mais on découvrit qu'elle était minée et prête à sauter.



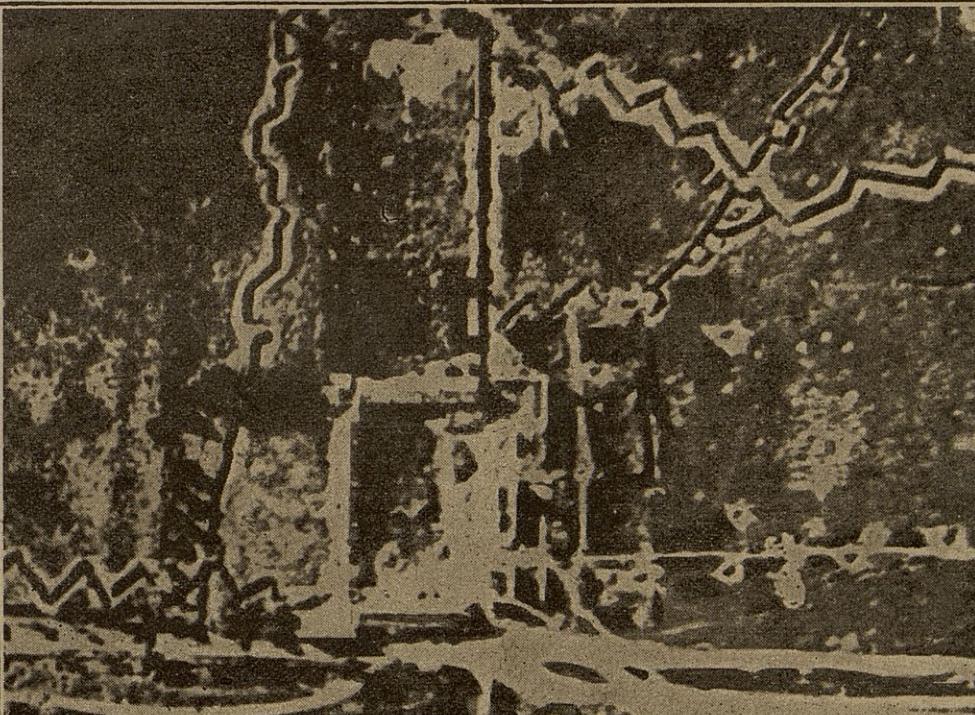
Toute cette région du département de l'Aisne que les Allemands ont évacuée n'est plus qu'un amas de ruines ; les barbares ont tout détruit ; s'il reste debout quelques maisons, comme à Saint-Simon dont on voit à droite la grande rue, des églises comme celle d'Arremps dont nous donnons à gauche la photographie, c'est que l'œuvre des incendiaires n'a pu, pour des causes fortuites, s'accomplir ; nos soldats ont retrouvé les explosifs et les matières incendiaires que les Allemands y avaient placés avant de partir.



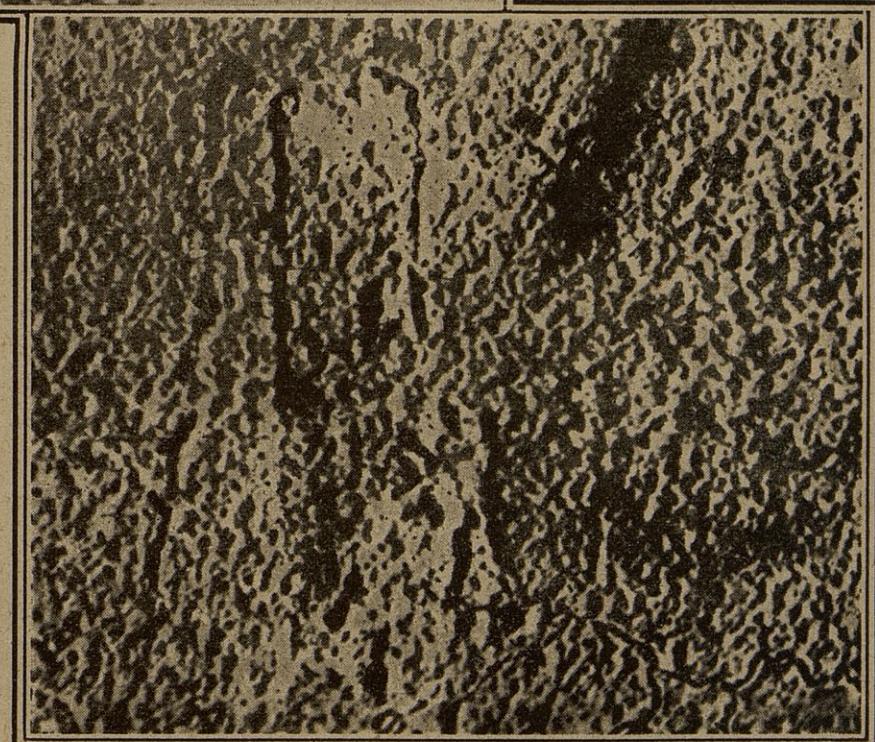
LES EFFETS DE L'ARTILLERIE BRITANNIQUE



L'emploi des gaz asphyxiants à la guerre est une des criminelles inventions par lesquelles s'affirme le génie destructeur des Allemands. En voici une nappe qu'ils ont émise contre les lignes britanniques. Ces gaz, très lourds et très denses, forment, comme on le voit, un nuage qui se déplace au gré du vent et dont le bord inférieur lèche le sol, de manière à descendre dans les tranchées et à pénétrer dans les plus profonds abris. Leur contact, toujours dangereux, est souvent mortel pour les hommes qui l'affrontent sans leur masque. Leur odeur nauséabonde persiste longtemps après le passage de la nappe.



L'aviation britannique n'est pas moins audacieuse que la nôtre. Ses pilotes n'hésitent pas à descendre à quelques dizaines de mètres, soit pour engager un combat avec un avion ennemi, soit pour mitrailler les Boches ou repérer leurs positions. L'un d'eux, survolant la nappe de gaz dont nous parlons ci-contre et dont on voit à droite la frange supérieure, et passant au-dessus d'un de ses collègues, en a pris cette photographie et a du même coup relevé tout un système de tranchées allemandes. On remarque, devant l'avion survolé, les éclatements des shrapnells qui le poursuivent.



Ces trois photographies, prises en avion, montrent les effets du « pilonnage » de l'artillerie britannique. Elles fixent trois états de la ferme du Mouquet, près de Thiepval, dont les Allemands avaient fait une redoutable forteresse entourée d'un système de tranchées ; la photographie du milieu est prise avant le bombardement. Celle de gauche représente la même position après quelques heures de bombardement ; celle de droite révèle la disparition totale de la ferme et des ouvrages ennemis sous l'éclatement des obus.

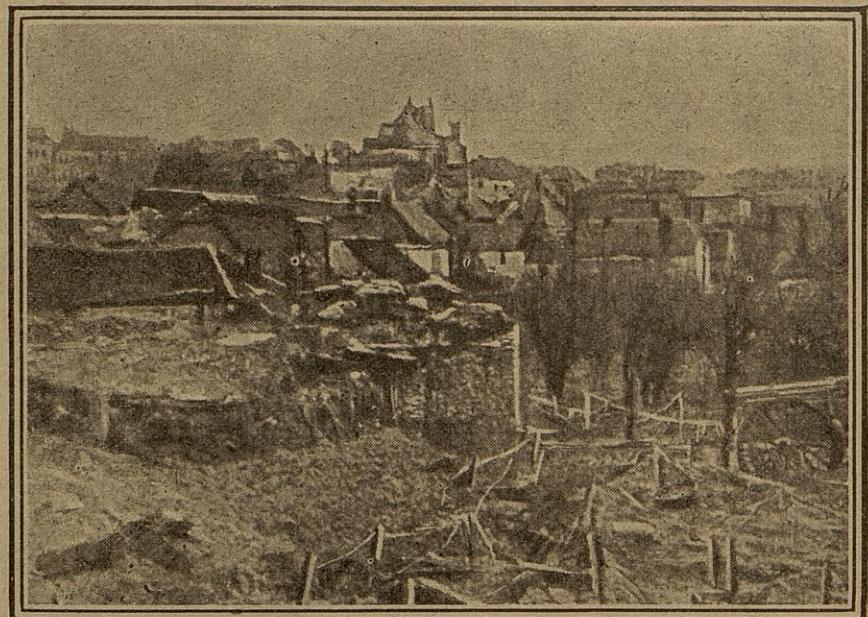
LA BATAILLE SUR LA SOMME ET SUR L'AISNE



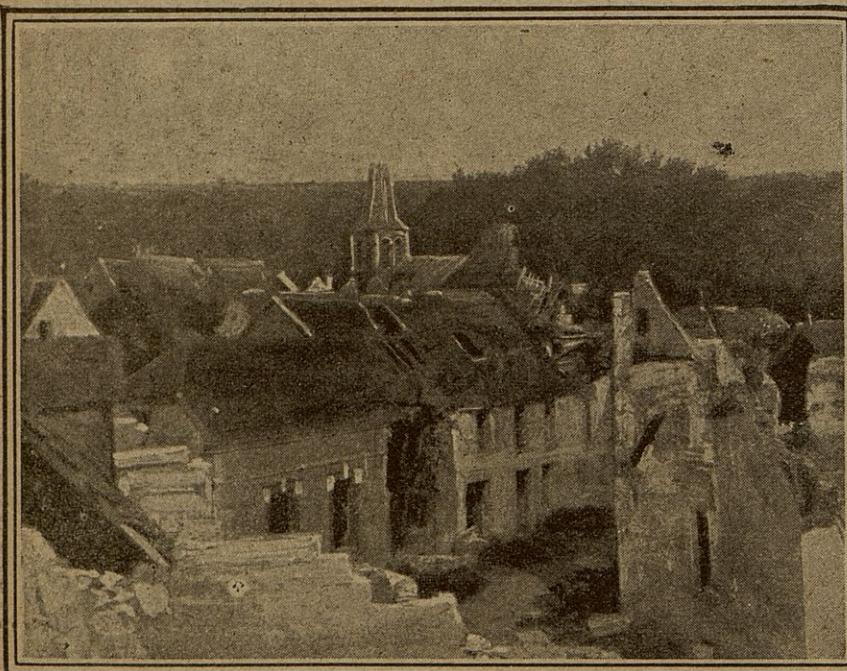
Le célèbre château fort de Ham avait appartenu à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui, combattant, quoique aveugle, parmi nos chevaliers, fut tué à la bataille de Crècy. Louis-Napoléon, le futur Napoléon III, y fut enfermé en 1840 et s'en évada en 1846. Pour faire sauter ce château, dont voici les ruines, les Boches durent s'y prendre à trois reprises et dépenser 13 tonnes d'explosifs.



Cette photographie, de provenance allemande, montre les soldats boches dans le fort de Brimont.



Voici Craonne pendant l'occupation allemande. Cette ville de 8.600 habitants était organisée pour la défensive.



Au cours d'une brillante offensive, le 16 avril, nos troupes ont refoulé l'ennemi sur ses positions d'arrière, entre Soissons et Reims, puis à l'est de Craonne jusqu'au sud de Juvincourt. Cette région est très accidentée comme on peut en juger par ces photographies, et fut d'autant plus difficile à enlever. A gauche, c'est le village de Craonnelle : les positions allemandes se trouvaient sur la crête, au fond de la photographie. A droite, l'avenue des Rochers devant le fort de Brimont.

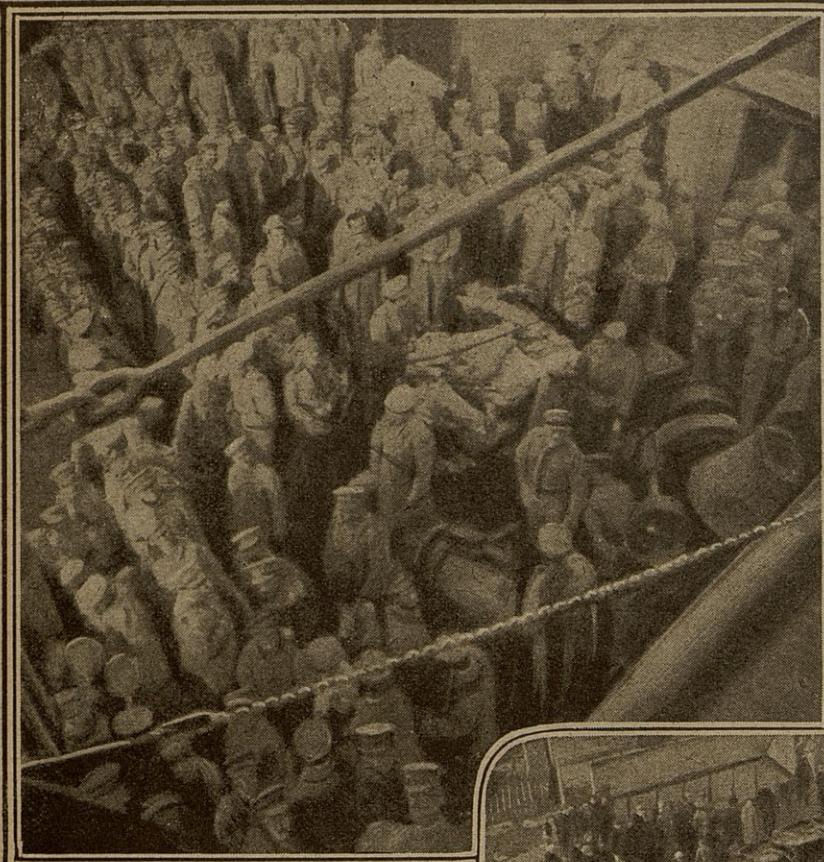


DANS UN BOYAU EN CHAMPAGNE



Quelques jours avant l'offensive qui vient d'être déclenchée en Champagne eut lieu une remise de décosations dans un cadre particulièrement émouvant ; le long du boyau qui mène à la tranchée de première ligne, les hommes s'alignèrent et présentèrent les armes pendant que l'officier remettait les Croix de guerre et les médailles militaires à ceux qui s'étaient distingués dans les derniers combats ; l'artillerie, pendant ce temps, faisait rage, musique digne d'une telle cérémonie ; c'était la préparation de l'attaque.

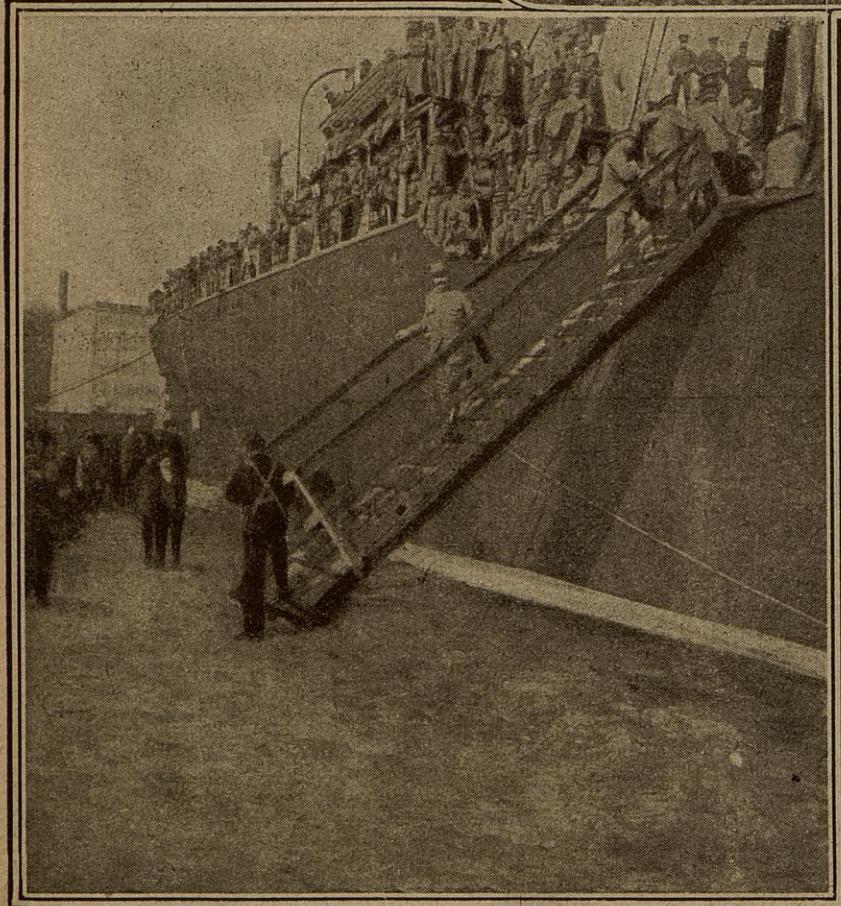
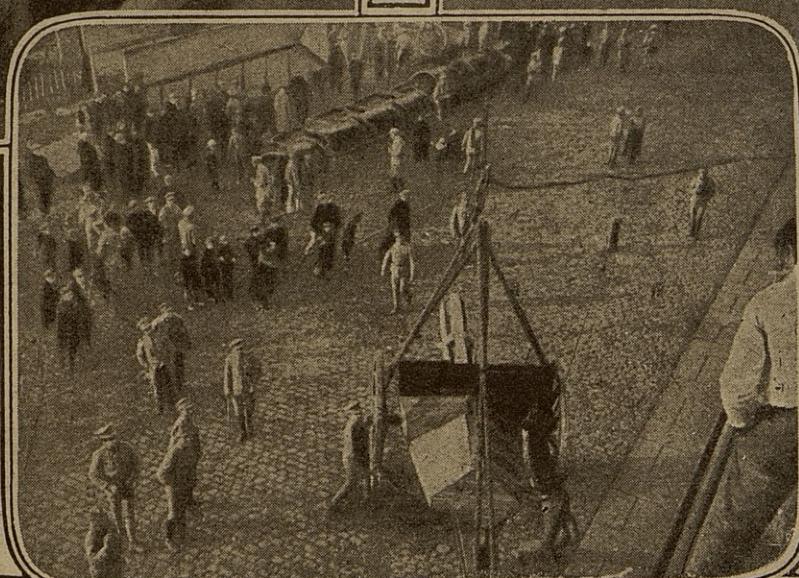
L'ARRIVÉE EN FRANCE DE CONTINGENTS PORTUGAIS



Le corps expéditionnaire a été entièrement équipé en Portugal, et il nous est arrivé pourvu en abondance de tout ce qui doit lui être utile. L'uniforme est pratique et élégant. Le soldat portugais est vigoureux, résolu, plein d'entrain. Voici, sur le point de débarquer du transport, les premiers arrivants. Un ordre parfait règne dans leurs rangs correctement formés. Les Portugais montreront aux Boches qu'ils sont à la hauteur des grandes traditions de leur race qui s'illustre jadis par ses conquêtes.



Le corps expéditionnaire portugais comprend de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, des mitrailleurs, des aviateurs. Son matériel, très moderne, est au complet ; la photographie ci-contre, dans le médaillon, nous fait assister au débarquement de celui qui fut apporté avec le premier contingent. Au-dessus, on voit l'état-major des premières troupes arrivées se disposant à quitter le bateau. La mise sur pied de guerre de cette petite armée a été réalisée en quelques semaines par le gouvernement portugais.



La République Portugaise a tenu à s'associer à la croisade contre les ennemis du genre humain, en envoyant un corps expéditionnaire combattre à nos côtés. Le premier contingent a débarqué il y a environ deux mois dans un de nos ports de l'Atlantique, mais la censure nous interdisait depuis lors toute communication à cet égard. Voici, photographiés au moment de leur débarquement chez nous, les premiers Portugais. A gauche : le premier débarquement ; à droite : les premiers débarqués se rassemblent sur le quai.



JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par
Edmond ÉDOUARD-BAUER

I

UN BROWNING A TIRÉ.

L'auto roulait, rapide, à travers la forêt ; des reflets d'eau luisant au fond des taillis nous annonçaient la proximité de l'étang de Rouille-Morte et nous nous taisions tous trois, la pensée tendue vers l'événement, but de notre voyage.

Le hasard venait de me réunir à nouveau avec mes vieux compagnons d'aventures. Au volant, Oël Low, à cette heure sergent aviateur, conduisait impassible et concentré. Dans le fond de la limousine, le sapeur de 2^e classe du génie Job, que sa réputation de policier amateur m'avait fait rejoindre, voisinait sans aucune gêne avec mon galon de sous-lieutenant d'état-major.

La voiture tourna, s'engagea sur une étroite chaussée bordée de marécages et de boqueteaux clairsemés et bientôt le toit d'ardoise de Castel-Bracy nous apparut au-dessus de ses vieux murs moussus reflétant leurs lignes grises sur les eaux stagnantes du petit lac forestier.

Ancien rendez-vous de chasse au canard, admirable et discret, étrange « folie » de quelque fermier général inconnu, perdu au milieu des bois, ce grand bâtiment de briques rouges s'élevait sur les ruines d'une ancienne tour de guet du moyen âge jadis plantée au milieu de la lagune sylvestre.

Malheureusement, au cours des révoltes, l'étang avait été morcelé, et le dernier propriétaire, jaloux d'une solitude quasi inviolable, avait fait dresser au pourtour de l'îlot, resté son seul domaine, un mur haut de cinq mètres, encerclant l'altière maison d'une ceinture fort morose, coupant toute perspective sur les eaux mortes et faisant de cet ancien endroit de plaisir un réduit assez lugubre.

L'ancienne pelouse qui dévalait en pente douce du perron à la berge giboyeuse s'était transformée en une cour unie et sablée, et, seuls, sept ormes centenaires, placés dans l'axe des fenêtres et du perron, rappelaient, par leurs frondaisons opulentes, le majestueux décor de jadis.

C'est là que celui que nous pleurions tous avait établi son quartier général ; c'est là qu'une main inconnue et criminelle l'avait étendu mort sous mes yeux par le plus inexplicable mystère au moment même où il allait me dévoiler, à moi son confident le plus intime, à moi son humble collaborateur depuis les premiers jours de la guerre, son secret jalousement conservé jusqu'à l'heure qu'il s'était fixée, d'un irrésistible mouvement stratégique.

L'auto, après avoir franchi le ponceau final de la digue et pénétré dans l'enceinte du domaine, stoppa devant le perron garni de soldats, baïonnette au canon ; nous gravîmes rapidement les degrés et l'officier de service nous guida jusqu'au premier étage où se trouvait la chambre mortuaire.

Maintenant, nous nous tenions tous trois, roides, le képi au bout des doigts, étreints par un inexplicable chagrin devant la couche sur laquelle le général semblait dormir. L'ombre de la mort avait adouci ses traits énergiques, un rayon de soleil glissant par l'interstice des persiennes à demi closes caressait sa moustache et le trou sombre de sa tempe droite...

Nous redescendîmes au jardin, le cœur serré, et nous vinâmes nous asseoir sous les arbres pour prendre connaissance de ce que Job avait décidé.

— Tout d'abord, monsieur, me dit-il (Job n'avait jamais pu s'habituer à me donner mon grade lorsqu'il me parlait), tout d'abord considérons l'ensemble des lieux au milieu desquels le crime a été commis, puis nous formerons une suite de zones concentriques allant en se rétrécissant jusqu'à l'endroit précis où la victime est tombée ; nous examinerons alors, avec le soin le plus minutieux, chacun de ces secteurs circulaires, si l'on peut s'exprimer ainsi, en plan et en élévation, de façon à connaître de la façon la plus précise et, pour ainsi dire, pouce par pouce les êtres qui nous entourent. Mais avant de commencer ce travail, il est indispensable de le distribuer clairement sur le papier... Veuillez me remettre le plan de Castel-Bracy que vous possédez pour que j'en prenne une copie accompagnée aux besoins de notre enquête.

Un secrétaire d'état-major eut tôt fait de nous apporter, sur la table même où le général avait l'ha-

bitude de travailler, tout ce qui était nécessaire à Job.

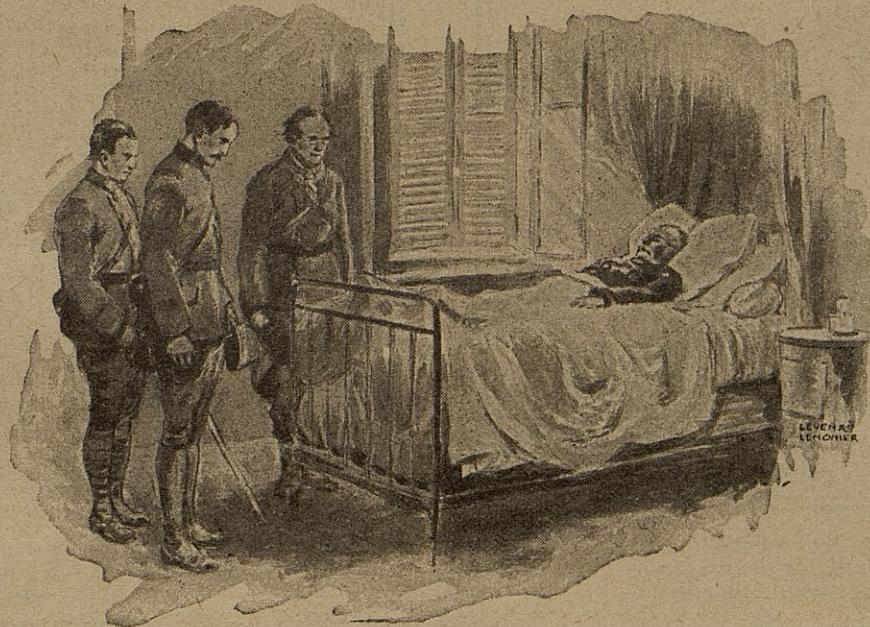
Au bout d'un instant, celui-ci mit sous nos yeux le plan du château qu'il avait complété.

— Maintenant, examinons la première zone, en d'autres termes, l'espèce de chemin de ronde formé par la berge même de l'îlot.

Nous nous levâmes et sortîmes hors de l'enceinte des vieux murs. En franchissant le seuil, l'attention de Job fut longuement retenue par la lourde et haute porte de fer qui s'ouvrit en grinçant devant nous. La tôle rouillée dont elle était faite ne laissait pas voir le moindre interstice, pas le plus petit trou qui eût révélé le passage d'un projectile ; d'ailleurs la digue qui s'étendait devant nous en ligne droite jusqu'à la lisière de la forêt, se découvrait sans aucun obstacle à la vue des hommes de garde, et sa longueur bien supérieure à la portée d'un browning (l'enquête médicale ait établi que c'était une balle de cette arme qui avait foudroyé le général) interdisaient la pensée que l'assassin eût pu atteindre sa victime en tirant à l'abri du rideau des arbres lointains.

Nous nous engageâmes sur l'étroit sentier bordant les murs du domaine ; son plan à la main, Job relevait la place des onze factionnaires qui jour et nuit y circulaient dans des espaces déterminés, de façon à être toujours, trois par trois, en vue les uns des autres et sous la surveillance de rondes continues faites par des sous-officiers.

— Là encore, l'enquête préliminaire n'avait relevé aucune faute, et c'est même au cours d'une de ces rondes que la détonation mystérieuse avait retenti. La hauteur des murs le nombre des sentinelles vigilantes écartaient donc, à priori, l'idée que l'assassin avait eu la possibilité de viser sa victime du haut du mur, d'autant plus que, pour atteindre sa crête, une échelle de grande taille apparaissait indispensable, supposition absurde en vérité.



Nous pénétrâmes à nouveau dans le jardin et Job se mit à examiner méticuleusement les ornières centenaires. Il était impossible de relever la moindre éraflure sur le velours, moussu de leurs troncs craquelés par les ans. Un instant après, notre ami, avec l'agilité qui lui était coutumière, se hissait sans mot dire dans les branches du premier. Il en redescendit bientôt, l'air fort dépité, pour continuer toujours aussi silencieusement l'exploration des six autres géants.

Nous vîmes bien à sa physionomie que cet examen n'avait donné aucun résultat appréciable ; après un rapide coup d'œil au corps de garde, il déclara lachement :

— Rien n'a pu venir de là et encore moins du hangar des automobiles puisque l'angle ouest du bâtiment fait saillie et couvre ces deux bâtiments... Voyons donc le château lui-même.

Devant chacune des fenêtres du rez-de-chaussée, closes par des volets de bois plein, se tenait un factionnaire baïonnette au canon, et dans le billard et la salle à manger, étaient détenus, depuis le crime, tous les hommes qui componaient la garde ce jour-là.

C'étaient de braves territoriaux, insoupçonnables et désolés, mais qui ne pouvaient échapper aux rigueurs de l'enquête jusqu'au moment où le criminel serait découvert, ou, tout au moins, les responsabilités établies... Dans le vestibule se tenait une garde renforcée et également en armes.

Nous remontâmes vers l'unique étage du pavillon et, sans pénétrer à nouveau dans la chambre mortuaire, nous entrâmes dans la vaste salle qui lui faisait face.

Cette pièce servait, depuis le séjour du général, de chambre et de bureau aux officiers attachés à sa personne ; pour l'instant elle était vide d'occupants ; par ses deux larges fenêtres grandes ouvertes, on apercevait, à travers la cime des ormes et par-dessus les murs, toute la perspective du paysage environnant. Job se pencha à l'une des embrasures et contempla

longuement la cour que nous dominions, puis, baissant la tête, redescendit sans broncher s'asseoir sous les arbres, devant la table même où le général aimait travailler en plein air et sur laquelle il s'accouda, la tête entre les mains.

Nous le suivîmes, muets comme lui-même, et nous nous mimes à marcher de long en large sur le sable, le laissant entièrement à ses réflexions.

A un moment donné, tandis que nous suivions des yeux, Oël et moi, le vol d'un biplan très haut dans le ciel, nous sentîmes les grosses pattes de Job se poser sur nos épaules tandis que sa face rougeauda et toute contrite s'intercalait entre nos deux têtes.

— Messieurs, nous dit-il, j'ai, à mon grand regret, le déplaisir de vous annoncer que « ça ne va pas du tout », et que j'estime inutile de poursuivre plus longtemps une enquête qui pèche par sa base, que j'ai mal engagée et qui s'enveloppe de plus en plus de voiles indéchirables... Le plus simple est donc, à mon avis, que nous regagnions dès ce soir le grand quartier général où j'aurai l'ennui de rendre compte de l'impuissance de mes efforts... pour laisser la place à des professionnels plus habiles que moi.

Tout en causant, Job nous avait ramenés vers la table du général, et là il continua :

— Nous allons donc repartir bredouilles... M. Low, remettez donc votre moteur en marche, saluons et remercions ces messieurs qui nous ont donné toutes les facilités pour mener notre enquête avortée et... en route.

Un instant après, nous avions pris congé des officiers de garde ; nous franchîmes la digue déserte et nous nous engageâmes à nouveau sous le couvert de la forêt.

Au premier carrefour, Job se pencha vers Low et lui touchant le bras :

— Halte un instant, monsieur, je vous prie, dit-il. L'auto stoppa et Job, nous ayant invités à descendre, me dit à brûle-pourpoint :

— Monsieur, je sais que vous avez le regard vif, l'ouïe très fine et l'esprit prompt. Si vous voulez bien décupler ces trois dons et les mettre entièrement à mon service, je crois que nous tiendrons l'assassin... Néanmoins, je dois vous déclarer que vous devez demander à ces trois sens le maximum d'acuité qu'ils peuvent fournir pour servir le but que nous nous proposons, car la moindre de leur défaillance entraînerait immédiatement votre mort et... la mienne.

Je connaissais Job de longue date ; je savais qu'il ne parlait jamais à la légère ; néanmoins je ne pus me défendre d'un mouvement d'étonnement.

— Je ferai mon possible, Job, dis-je, pour être entre vos mains le plus docile des instruments, mais encore, veuillez m'expliquer...

— C'est fort simple, répondit-il ; à partir de cet instant faites abstraction complète de votre personnalité, obéissez-moi au doigt et à l'œil sinon à la voix ; en un mot, soyez, au plus prompt de mes signaux, ce que vous voulez bien accepter d'être : le plus docile des instruments... Et, pour commencer, nous allons tenter de suite une expérience...

Low et moi regardions notre compagnon avec de grands yeux ; il s'éloigna de quelques pas en sifflant, puis, pivotant brusquement sur ses talons, me lança d'un trait :

— Jetez votre képi à terre !

J'hésitai une demi seconde, puis, arrachant mon képi, je le jetai sur le sol.

Job haussa les épaules :

— Eh bien ! voilà, vous seriez mort vingt fois !

Je fronçai les sourcils, furieux d'avoir si mal exécuté les ordres reçus ; mais Job n'eut pas l'air de voir mon mouvement d'humour et, remontant en voiture, dit à Low :

— Veuillez prendre le sentier de gauche, monsieur ; ne craignez rien des ornières, je vous prie, plus nous serons cahotés, mieux cela vaudra...

— Mais, observa Oël, je doute fort, Job, que mes ressorts résistent à de pareilles fondrières ; de plus, le jour baisse et si une panne nous surprenait à cette heure dans la forêt...

Job haussa à nouveau les épaules. Cette muette désapprobation fit taire les scrupules de Low qui, donnant un coup de manivelle, fit ronfler à nouveau son moteur.

Je mettais la main sur la portière, lorsque Job articula comme un éclair :

— Fuyez !

Cette fois, je bondis comme un daim à travers le chemin et je ne m'arrêtai qu'en entendant la voix ravie de Job qui me criait en riant :

— Parfait ! parfait ! revenez maintenant.

Je revins en haletant. Job, rouge de plaisir, se frottait les mains.

— Allons, allons, cette fois, votre promptitude me donne un peu d'espérance.

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Edmond Édouard-Bauer, avril 1917.

LE DÉPART DE LA « CLASSE DE LA VICTOIRE »



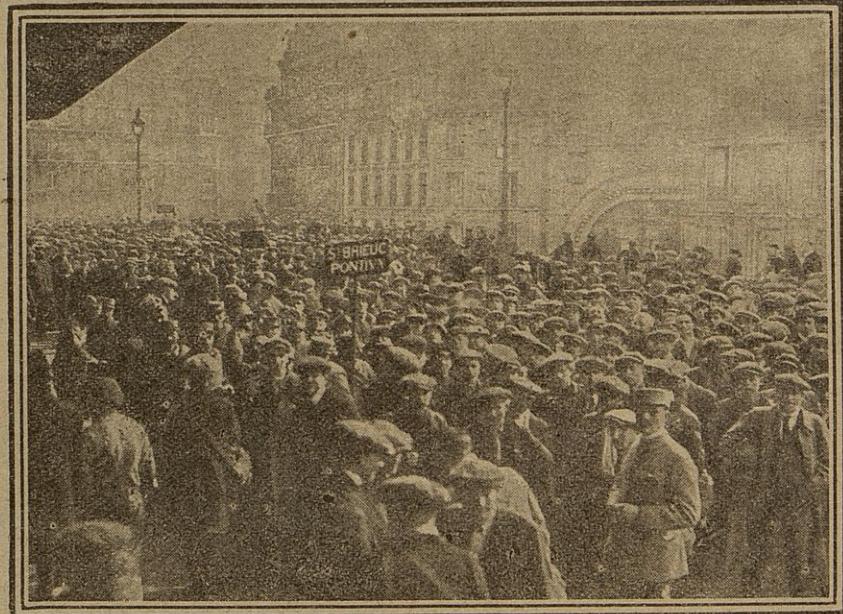
Dans la rue du Départ et sur le boulevard Edgar-Quinet, la foule se presse en bas de la rampe de la gare. Ce sont les parents, les amis des conscrits qui les accompagnent.



Accordés aux balustrades de l'immense cour suspendue de la gare, les bleuets échangent de joyeux propos avec leurs amis restés sur la place de Rennes.



Les conscrits doivent se séparer de leurs parents au bas de la rampe du Départ. C'est là que se font les dernières recommandations, que s'échangent les derniers adieux.

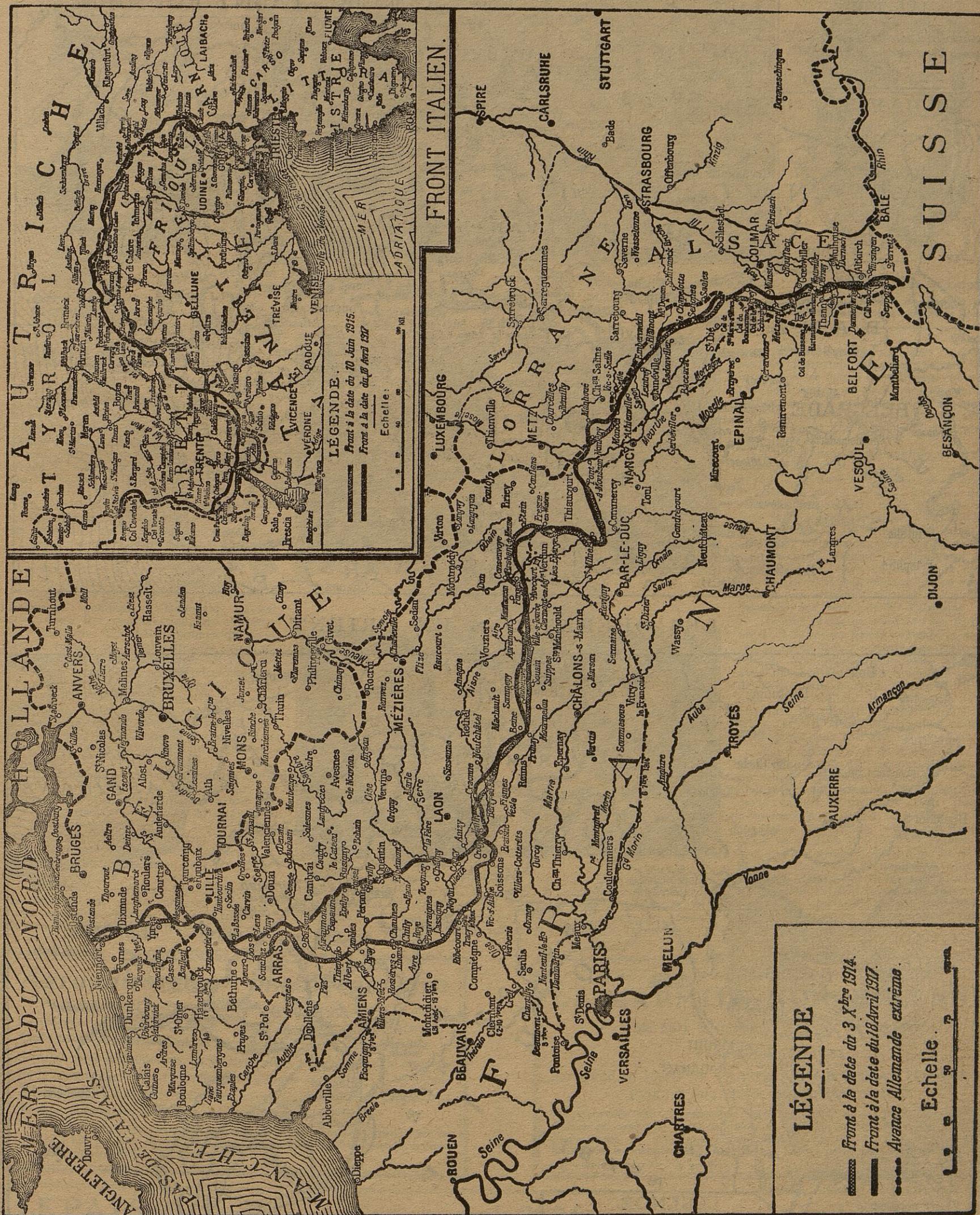


Sur les quais de la gare, les conscrits se rassemblent par destinations, que leur indiquent des pancartes montées sur les poteaux. Des officiers dirigent ce classement.



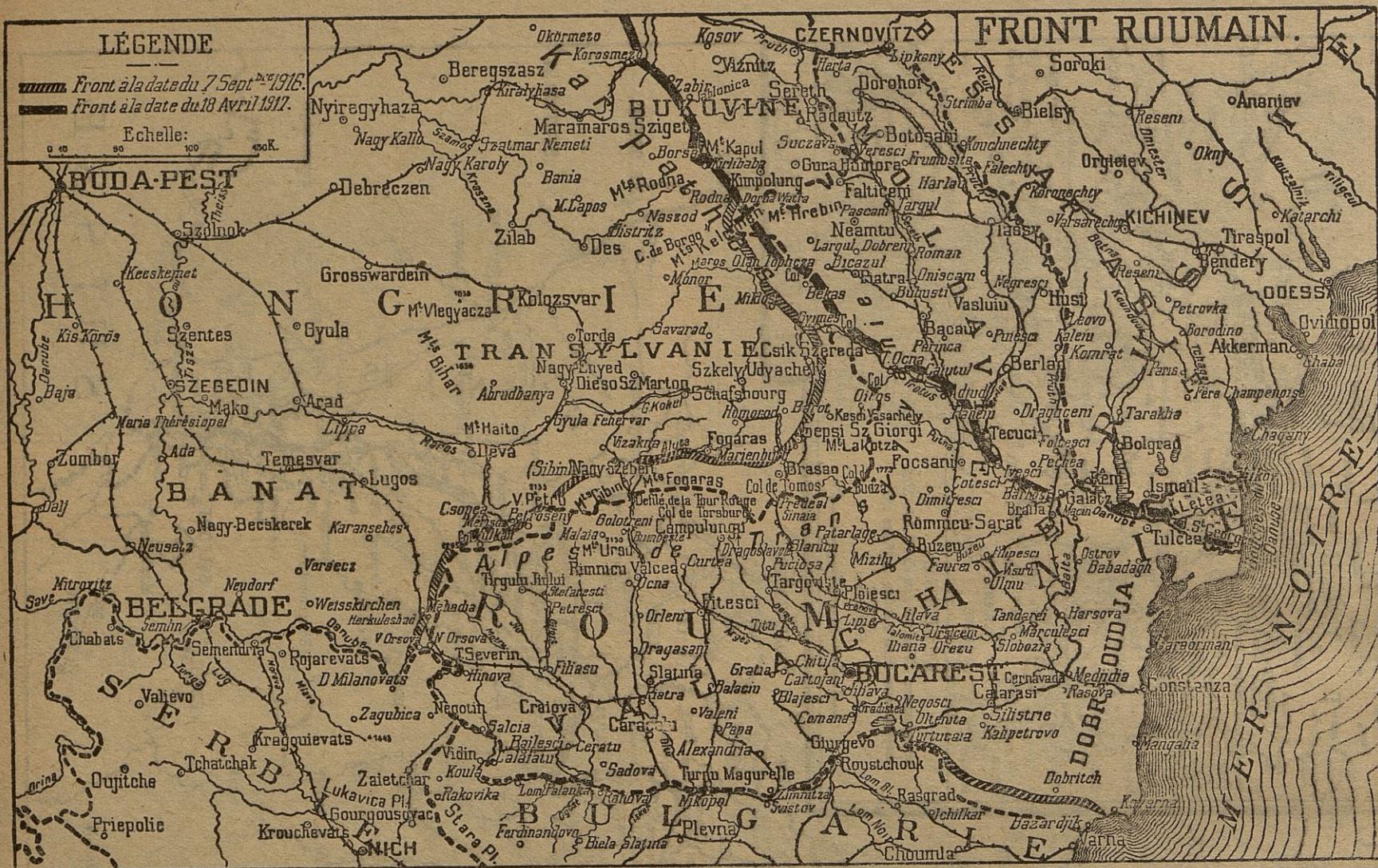
Le 16 avril a eu lieu le départ des conscrits de la classe 1918. La gare Montparnasse est celle qui, à Paris, a reçu le plus de partants. C'est là que nos photographies ont été prises. Tout s'est d'ailleurs passé dans un ordre parfait. Voici une partie de nos bleuets dans un train qui va démarrer. Aux inscriptions dont ils ont couvert les wagons, à leurs démonstrations par les portières, on voit qu'ils partent sans appréhension. Des territoriaux des classes 1888 et 1889 surveillaient paternellement cette jeunesse enthousiaste.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

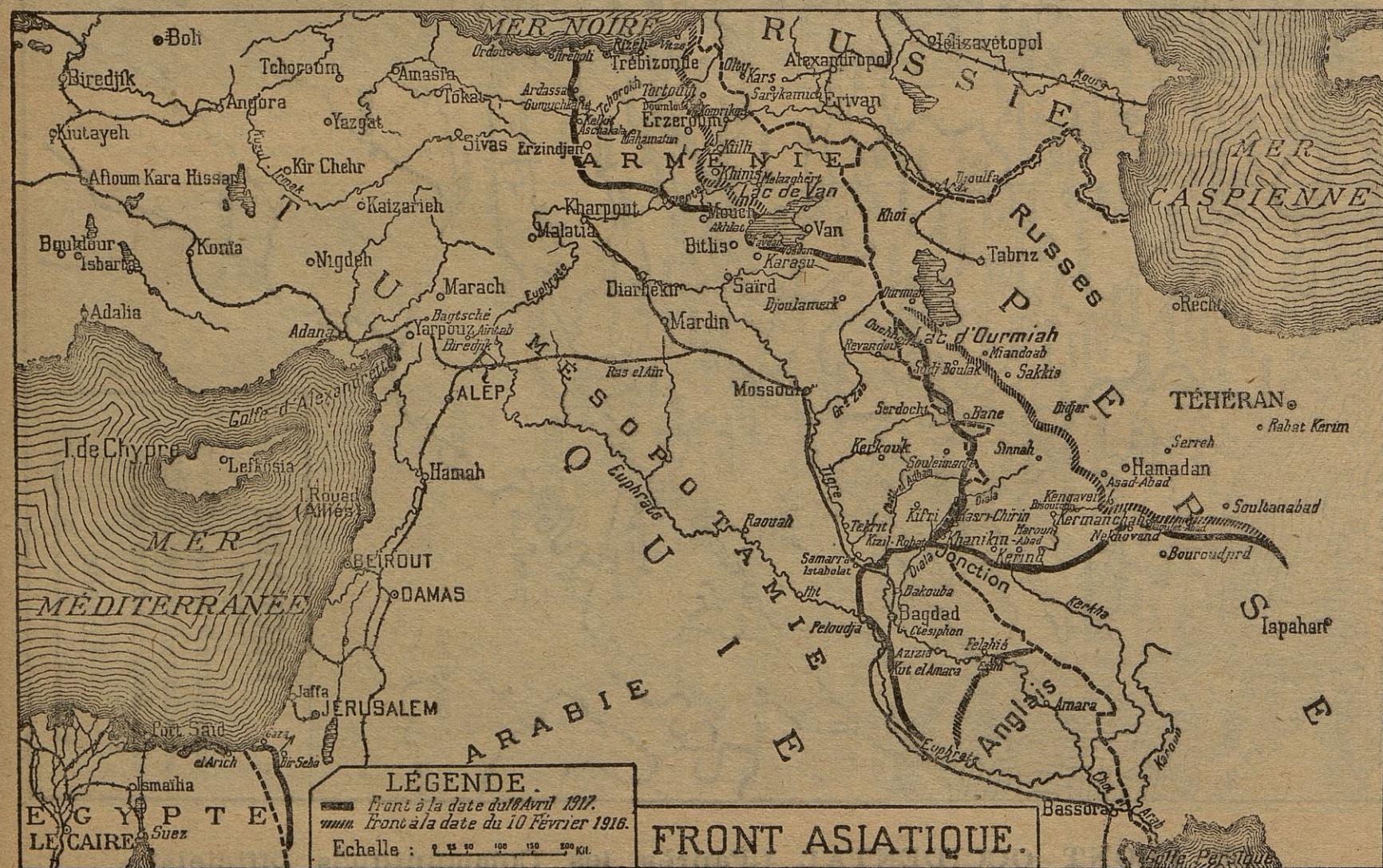


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

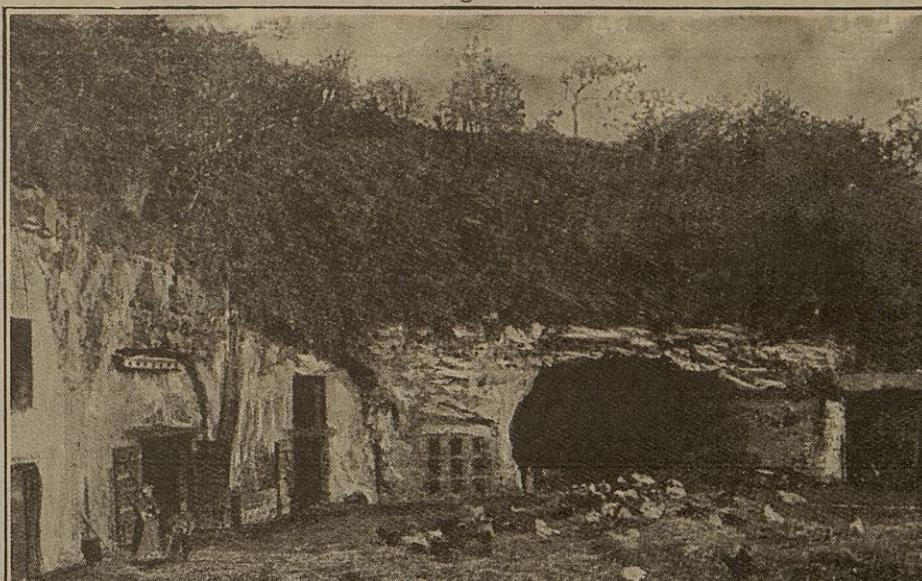


LES OPÉRATIONS EN ORIENT





L'aviateur LANGUEDOC
qui vient de passer au rang des « as »
en abattant son cinquième avion.



A Paissy, dans le canton de Craonne, d'anciennes carrières servent d'habitation ; nos troupes les ont utilisées comme abris et comme dépôts de matériel.



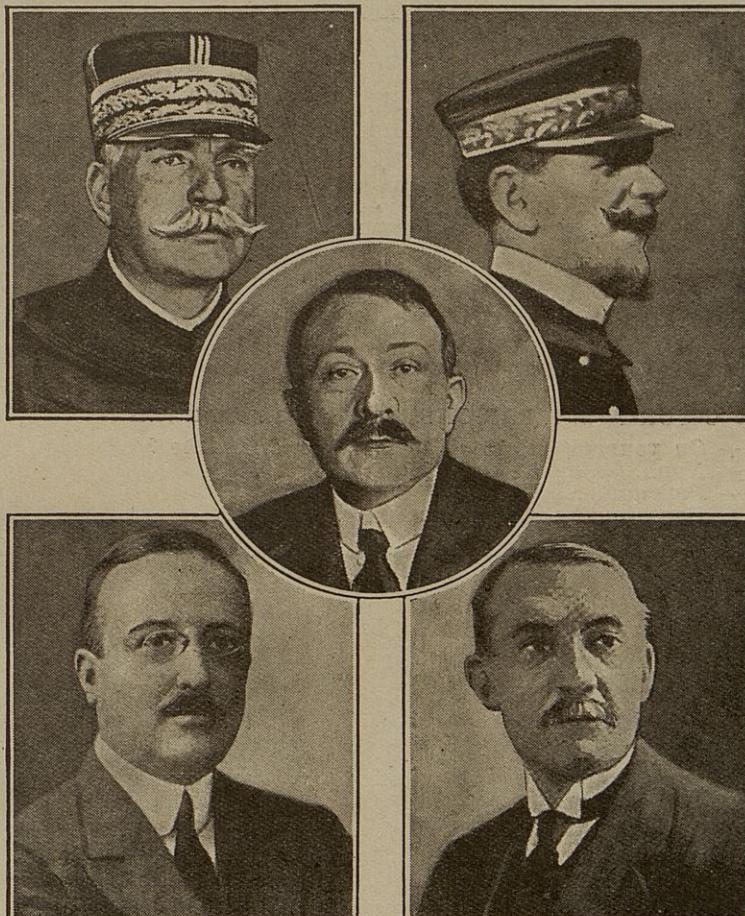
L'aviateur LE COUR-GRANDMAISON
qui vient de passer au rang des « as »
en abattant son cinquième avion.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN. — Aucun fait de guerre important n'est signalé sur ces fronts. Les Russes ont été attaqués le 13 en Galicie : ils ont perdu quelques positions et les ont reprises aussitôt. Une autre attaque menée le même jour par les Autrichiens dans la région de Bogorodtchany n'a eu aucun résultat. Ce jour-là, le lendemain et le 16, sur d'autres points du front, les Russes ont remarqué de nombreuses tentatives des Autrichiens et des Allemands pour « entrer en conversation amiable » avec eux. Des détachements, parfois importants, de l'ennemi sortent de leurs tranchées en agitant de petits drapeaux blancs et tentent d'approcher les postes russes en affectant des intentions pacifiques. Repoussés avant d'avoir pu lier conversation, ils réitèrent leur démarche. S'agit-il d'hommes qui veulent se rendre, ou d'émissaires du commandement chargés de démolir les Russes ? Les deux hypothèses sont vraisemblables. Les manœuvres pacifistes entreprises à l'investigation de l'Allemagne dans l'armée sont d'une telle évidence que le commandement de nos alliés en fait l'objet de son communiqué officiel du 15 dans le but de mettre ceux qui le liront en garde contre cette propagande.

En Roumanie aussi on a fait des constatations analogues : on apprend par des déserteurs — qui ne sont peut-être que des « missionnaires » — que les Allemands et les Autrichiens espèrent voir les difficultés que rencontre le gouvernement provisoire russe favoriser l'éclatement de l'anarchie et imposer la conclusion d'une paix séparée.

MACÉDOINE. — A part une attaque que les Italiens ont eu à repousser à la côte 1.050, quelques chicanes entre patrouilles, l'action habituelle de l'artillerie, les com-



Une mission française s'est rendue aux Etats-Unis ; elle a à sa tête : M. Viviani, vice-prés. du conseil ; le maréchal Joffre, l'amiral Chochebrat et M. de Chambrun, député, descendant de La Fayette qui aida à la libération de l'Amérique. En bas et à gauche : M. André Tardieu, député, haut commissaire de France pour l'Amérique.

muniqués officiels ne signalent rien d'intéressant. L'attitude du gouvernement hellénique à notre égard est toujours équivoque. On peut croire un jour que, les dernières difficultés étant apaisées, l'Entente va pouvoir renouer de bonnes relations avec le gouvernement ; le lendemain, de nouvelles complications surgissent.

La propagande germanophile est toujours active, d'autant qu'elle est pour les gens sans aveu un moyen d'existence peu fatigant. Pendant ce temps les vrais Grecs se dégouttent de plus en plus de la politique royaliste et de ceux qui la font. Le gouvernement national de Salonique reçoit des adhésions impressionnantes à son programme. Le mois dernier la population de la grande île de Zante, en face de la côte de Morée, qui s'élève à environ 45.000 âmes, a déposé les autorités royales et remis ses destinées aux mains de M. Venizelos.

Depuis plusieurs semaines les Bulgares ont eu à lutter en Serbie centrale et dans la région de la Morava contre une vaste insurrection des populations qu'ils oppriment avec une brutalité, une cruauté dont celles des Allemands peuvent donner l'idée. Partout où les soldats de Ferdinand peuvent atteindre les révoltés, la répression est terrible, et n'a d'ailleurs d'autre effet que d'exaspérer ceux que l'on n'a pu saisir.

On évalue à plus de dix mille le nombre des insurgés qui se sont réfugiés dans les seules régions montagneuses, et y tiennent tête victorieusement aux régiments bulgares lâchés contre eux. Les Bulgares n'ignorent pas que, si la révolte ne prend pas plus d'extension, c'est uniquement à cause de la difficulté pour les Serbes de se procurer les armes et munitions indispensables. En outre, ils se rendent compte que, en cas de défaite sur le front de Macédoine, ils auraient à faire face à une insurrection formidable qui mettrait sur pied toute la Serbie. Aussi est-on fort inquiet au sujet de ce mouvement à Sofia.

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à agrandir, **trois bons-primes**, dont le second paraît dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon. Les photos défectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

A la demande de nos lecteurs, nous acceptons les bons-primes parus dans les n° 117 à 128 jusqu'au 10 mai 1917 date extrême à laquelle les demandes devront être parvenues au PAYS DE FRANCE.

VIENT DE PARAITRE

L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

et de faire la cuisine { sans feu } { sans frais } ou presque

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6, BOULEVARD POISSONNIÈRE
Prix : 0'30 ; envoi franco contre 0'35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la **Marmite norvégienne**, à laquelle ses articles parus dans le Matin ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 131 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Les ruines de l'hôtel de ville de Bapaume. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



LE CŒUR A SES RAISONS... PAR ALBERT GUILLAUME

— On pourrait inviter Charles pour dimanche ?
 — Non... j'aime mieux Jules...
 — Pourquoi ?
 — Parce qu'il prend son café sans sucre...



PREMIER PRIX DE CONSERVES... PAR ALBERT GUILLAUME

— Vous avez interrompu vos études pour le Conservatoire... C'est à cause de la guerre ?
 — Oui... non... c'est-à-dire que c'est à cause des provisions... le piano est plein de nouilles et de macaroni...